

Note de l'auteur

Ces événements se déroulent la veille de Noël 2004, entre *Trafic* et *Arizona Max*.

Bonne lecture,

Robert Muchamore

1. Shopping

Vendredi 24 décembre 2004, 10 h 37

Après quatorze mois d'absence, James était de retour dans la cité où il avait grandi : un groupe d'immeuble de six étages rassemblés autour d'un terrain de jeux vandalisé. Un écœurant parfum d'ordures en décomposition flottait dans les airs.

Rien n'avait changé, à l'exception du tag PIG41, un graffiti écarlate qui s'étalait désormais sur les murs, les portes, les panneaux d'affichage et les trottoirs de la cité.

— Tu te sens bien ? demanda Bruce qui marchait à ses côtés.

— Ouais, répondit James, malgré la boule qui grossissait dans sa gorge.

En vérité, le souvenir de la nuit au cours de laquelle il avait découvert le corps sans vie de sa mère hantait son esprit.

Son ami lui tendit un Kleenex.

— Tiens. Il est un peu froissé mais il est propre.

— Merci, dit James, un peu embarrassé, avant d'essuyer les larmes qui perlaient au coin de ses yeux. En fait, tout m'est revenu d'un coup... Je me souviens des ambulanciers qui emportent ma mère, de Lauren qui s'accroche à mon bras...

— Y a pas de honte à avoir, dit Bruce. Ça ne doit pas être facile de vivre un truc pareil.

Les garçons gravirent un escalier de béton puis s'engagèrent sur la coursière extérieure du deuxième étage. Une rafale glaciale les frappa de plein fouet. La tristesse de James fit place à un sentiment de nostalgie. Il revit sa mère, penchée au-dessus de la rambarde, brailler en martelant le cadran de sa montre.

— Il est huit heures, James Choke. Si tu me forces à venir te chercher, je te garantis que tu vas le regretter.

James s'immobilisa devant la fenêtre donnant sur le salon de son ancien appartement et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— C'est un jeune couple qui habite ici, maintenant. Ils ont tout retapé. Ils ont même mis du parquet.

— La classe.

— Oui, mais je ne payerais pas deux cent vingt mille livres pour vivre ici.

— Combien ? s'étrangla Bruce.

— Les prix de l'immobilier ont carrément explosé, dans le quartier. Ma mère était propriétaire. Lauren et moi, on va toucher un paquet de fric, quand on quittera CHERUB.

— Vous avez du bol. Mes parents sont morts quand j'étais bébé. Ils ne m'ont laissé qu'un découvert de trois mille livres.

James marcha jusqu'à la sixième porte de la coursive et appuya sur le bouton de la sonnette. Il n'obtint pas de réponse.

— Ne me dis pas qu'on a fait tout ce chemin pour rien ? Protesta Bruce. Je vais lui botter le train, à ce...

— Calme-toi, dit James. C'est l'appart de mon pote Sam. Je voulais juste lui dire bonjour, mais il a dû aller faire un tour. Alan vit tout au bout. Il nous attend, ne t'inquiète pas.

Lorsqu'il se présenta à la porte de l'appartement d'Alan situé à l'extrémité de la coursive, James faillit mourir étouffé entre les bras d'un homme dépenaillé, aux bras couverts de poils et à la brioche proéminente.

— Salut, Alan, sourit James, étourdi par les effluves de déodorant bon marché exhalées par son ancien voisin.

— Eh, t'as l'air en pleine forme ! s'exclama l'homme. Qu'est-ce que tu as grandi. Et tu as fait un régime, on dirait. Tu dois faire des ravages. Où est ta sœur ?

— Elle a la grippe, mentit James. Elle est restée dans notre famille d'accueil. Je te présente Bruce, un copain. Il est venu m'aider à transporter le matos.

Alan les invita à entrer.

— C'est dommage. Je me faisais une fête de revoir Lauren. J'espère que cette crève ne va pas lui gâcher son Noël.

— Le pire est déjà derrière elle, dit James en marchant jusqu'au salon.

La pièce était bondée d'objets volés. Le sommet d'un sapin de Noël émergeait d'un monticule d'emballages de X-box et de PS2.

Pendant des années, Alan avait été l'adjoint de la mère de James. Depuis son décès, il avait pris la tête de son réseau de vol dans les grands magasins. James avait

grandi dans cet univers étrange, et l'aspect du salon n'avait à ses yeux rien d'étonnant.

— Il faut que tu sois prudent, Alan, dit-il. Ma mère ne stockait presque rien à la maison. Si la police découvre tout ça, ils te mettront en prison et ils jetteront la clé par la fenêtre.

— Je sais, je sais, répondit l'homme, qui entendait cet avertissement pour la énième fois. Mais ça devient ingérable à cette époque de l'année. Ça entre, ça sort, je ne sais plus où donner de la tête. J'ai déjà deux boxes remplis de marchandise. Je n'ai plus de place nulle part.

James hocha la tête.

— Ma mère demandait à ses clients de passer leur commande le plus tôt possible, mais c'était toujours l'enfer, les semaines précédant Noël.

— Vous avez l'air frigorifiés, les garçons. Vous voulez boire quelque chose de chaud ? Tiens, James, ta commande se trouve dans les trois sacs, là, près de la porte.

Alan se rendit dans la cuisine pour préparer du thé. James tira les sacs au centre de la pièce pour vérifier leur contenu. Il avait entière confiance en l'ancien partenaire de sa mère, mais l'appartement était livré au chaos, et une erreur était toujours possible.

Bruce lut la liste à haute voix.

— Trois exemplaires de Burnout III, le maquillage de Gabrielle, le PDA et le parfum Dior de Kerry, les fringues de Lauren, mes nunchakus, une paire de chaussures de foot Predator pointure 37, les vêtements FCUK de Bethany, deux paires de...

Les sacs contenaient tout ce que James, Bruce et leurs amis avaient commandé pour s'échanger le jour de Noël.

Lorsque Alan revint avec deux mugs fumants, James lui tendit un rouleau de billets de cinquante livres.

— La moitié du prix public, ce qui fait cinq cents quatre-vingt livres. Tout est là.

Alan saisit l'argent et commença à compter. Bruce et James s'assirent en tailleur sur la moquette pour boire leur thé.

— Alors, qu'est-ce tu fais pour Noël ? demanda ce dernier.

L'homme haussa les épaules.

— Je dois rendre visite à ma sœur et à ses horribles mioches, comme tous les ans.

— Super.

Alan tendit trois cents livres à James.

— Tiens, c'est cadeau. Tu les partageras avec ta sœur.

— Pas question. Je t'ai dit que j'avais l'argent pour payer la commande, au téléphone. Je ne suis pas du genre à mendier.

Alan lui adressa un sourire affectueux.

— James, ta mère a toujours été généreuse avec moi. Elle aurait aimé que je prenne soin de vous.

— Non, je ne peux vraiment pas accepter.

Mais Alan laissa tomber les billets sur ses genoux.

— Moi, je les prends, si tu ne les veux pas, gloussa Bruce.

James s'empara de l'argent à contrecœur.

— Tu es vraiment sympa, Al, lâcha-t-il. Ma grand-mère disait toujours qu'elle ne comprenait pas pourquoi ma mère s'était laissé passer la bague aux doigts par ce crétin de Ron alors que tu vivais à quelques portes de chez nous.

Alan éclata de rire.

— Ah, cette bonne vieille Mrs Choke. Ça faisait longtemps que je n'avais pas pensé à elle. C'était vraiment une vieille pie, celle-là. Toujours à fourrer son nez dans les affaires des autres.

James se leva.

— Bon, il faut que j'aille aux toilettes avant de rentrer au cam... euh, dans notre famille d'accueil.

— Oh, lâcha Alan, visiblement déçu. Je pensais que vous resteriez ici un moment. Je peux vous emmener faire les magasins, si vous voulez, vous inviter au McDonald's ou un truc comme ça.

— C'est gentil, Alan, mais on n'habite pas la porte à côté, et les trains, c'est toujours la galère, la veille de Noël.

2. Les pieds dans la boue

12 h 08

La sonnerie du campus venait d'annoncer la fin des cours et le début des vacances d'hiver. Certains agents s'étaient aussitôt précipités vers le dojo pour assister au traditionnel tournoi de karaté de Noël. D'autres avaient rejoint le terrain de football pour disputer un match. La plupart avaient regagné leur chambre pour se débarrasser de leurs livres de classe et de leur uniforme.

La perspective d'une semaine de congé suscitait l'enthousiasme général, à l'exception des huit participants au programme d'entraînement initial et des deux agents qui accomplissaient une punition dans une zone excentrée du campus. Kyle Blueman avait été sanctionné pour avoir fumé du cannabis, Lauren Adams pour avoir frappé l'instructeur en chef de CHERUB à coups de pelle.

*

La semelle de la botte en caoutchouc de Lauren dérapa sur la berge boueuse de la tranchée. Les bras chargés de branchages, elle s'affala à plat ventre dans trente centimètres de vase. Elle sentit un flot d'eau glaciale s'engouffrer dans son pantalon étanche.

— Rien de cassé ? demanda Kyle en l'aidant à se relever.

Lauren était l'image même de la détresse. Maculée de boue de la tête aux pieds, elle rassembla les branches qui lui avaient glissé des mains et les jeta hors du fossé.

— J'en peux plus, dit-elle en consultant sa montre. Et on en a encore pour cinq heures.

Kyle enfonça sa pelle dans la vase et recueillit une masse de feuilles humides qu'il jeta dans un énorme sac-poubelle.

— Heureusement qu'ils nous ont accordé deux jours de repos, lança-t-il.

— Ouais, mais c'est pas cette année que je ferai la fête. Je vais me mettre directement au lit et dormir une bonne douzaine d'heures. Même mes cadeaux, je m'en fous, c'est dire.

Kyle, qui avait fêté ses quinze ans une semaine plus tôt, avait conscience que la punition devait être extrêmement éprouvante pour une fillette de dix ans. Il se sentait désolé pour elle.

— Je pense qu'on a bien mérité une pause, dit-il.

— Il n'est pas encore 13 h 00.

Kyle jeta un regard circulaire aux sous-bois puis considéra la portion de fossé qu'ils avaient nettoyée.

— On a fait du super boulot, tu crois pas ?

Lauren hocha la tête.

— Oui, tu as raison, après tout. Il n'y a personne dans le coin. Je crois qu'on peut s'offrir quinze minutes de pause avant le déjeuner.

Kyle se hissa hors de la tranchée puis aida Lauren à le rejoindre. La fillette s'adossa à un arbre, se laissa glisser jusqu'au sol, ôta ses gants et essuya son visage boueux avec un chiffon humide.

Elle tira une bouteille thermos de son sac à dos, remplit le couvercle de soupe chaude et y trempa un bout de pain. Soudain, alors que Kyle s'apprêtait à l'imiter, Ken Crane, le responsable de l'entretien des espaces verts de CHERUB, jaillit des sous-bois.

— Qu'est-ce que vous foutez, vous deux ? Vous vous croyez en vacances ?

L'espace d'une seconde, Lauren envisagea de sauter dans le fossé et de faire semblant de travailler, puis elle se ravisa. L'homme, qui avait été chargé de la supervision de leur punition, s'était toujours montré juste à leur égard, et elle jugeait plus sage de jouer franc-jeu.

— C'est pas encore l'heure de la pause ? demanda Kyle d'une voix mal assurée. C'est ma montre... elle avance.

— Oui, ça doit être ça, répondit Ken, que ce mensonge semblait amuser au plus haut point.

Il se posta au-dessus de la tranchée pour examiner l'avancement du travail.

— C'est pas trop mal, dit-il. Vous formez une petite équipe assez efficace, tous les deux. Vous allez me manquer, quand votre punition sera terminée.

— Franchement, on ne peut pas en dire autant, dit Lauren en lui adressant un sourire timide.

Ken éclata de rire.

— Allez, je ne vais pas vous faire marcher plus longtemps. J'ai une bonne nouvelle. Vous pouvez remballer.

— Sérieux ? s'étonna Kyle.

— Oui. Déposez vos outils à l'atelier et nettoyez vos bottes et vos combinaisons. Je viendrai chercher les branchages et les sacs de feuilles avec le tracteur, un peu plus tard.

— Mais le Docteur McAfferty est très strict, fit observer Lauren. Il a dit que...

— C'est Noël, et je vous ordonne de ficher le camp. Bon réveillon, les enfants. On se revoit dans trois jours.

Lauren vida sa soupe sur le sol, remplaça le couvercle de la bouteille thermos puis se redressa, un sourire radieux sur le visage.

— Merci, Mr Crane. Et Joyeux Noël à vous.

3. Dernière visite

12 h 40

Le taxi s'engagea sur la route menant à l'unique entrée du campus. Les souvenirs se bousculaient dans l'esprit de Marcus Thompson.

Il se revoyait, ce jour d'été, il y a près de cinquante ans, agent de CHERUB fraîchement qualifié, marchant sur cette chaussée en tennis et short de coton, deux camarades à ses côtés. Ils se dirigeaient vers le lac voisin, la pièce d'eau où les pensionnaires du campus recevaient alors les leçons de natation.

À l'exception du tracé sinueux de la route, tout avait changé. La chaussée, autrefois simple piste de terre qui se changeait en fleuve de boue chaque hiver, avait été élargie, goudronnée et encadrée de lampadaires. Les fermes environnantes avaient été rachetées afin d'agrandir la superficie du campus. Les champs alentours étaient désormais invisibles, masqués par un double mur de béton de dix mètres de haut couronné de barbelés coupants et de caméras de surveillance. Tous les vingt mètres se dressait un panneau jaune vif :

ENTRÉE INTERDITE

**Par ordre du Ministère de la défense,
toute tentative de franchissement
se verra opposer une riposte armée.**

— Cette route me file les jetons, dit le chauffeur de taxi, en abordant un virage serré à grande vitesse.

Marcus se retrouva plaqué contre la portière du véhicule.

— On se croirait dans un épisode d'*X-files*, ou dans la Zone 51, un truc dans le genre, poursuivit l'homme. Tout le monde ne parle que de ça dans les *pubs* du coin. Je

connais même deux nanas qui travaillent aux cuisines, mais elles refusent de dire un mot sur ce qui se passe à l'intérieur.

Marcus esquissa un sourire. Au cours des cinquante années qui s'étaient écoulées, la curiosité des habitants de la région concernant le mystérieux terrain militaire ne s'était pas émoussée.

— Il y a certaines choses qu'il vaut mieux ignorer, lança-t-il.

Le chauffeur éclata de rire.

— Si vous le dites, l'ancien. En tous cas, cet endroit est bon pour les affaires. Je me fais pas mal de fric en conduisant les visiteurs depuis la gare.

Le taxi s'immobilisa devant une porte métallique. Tandis que le vieil homme essayait de s'extirper de son siège, le chauffeur sortit sa valise du coffre.

— Ça vous fera six livres quatre-vingt.

Marcus fouillait dans son portefeuille lorsque le directeur de CHERUB émergea d'une porte blindée située sur le côté de l'entrée principale. Les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Bon Dieu, Marcus Thompson, s'exclama McAfferty. On ne s'est pas vu depuis...

— Depuis le quarantième anniversaire, en 86.

13 h 32

Gabrielle frappa à la porte du bureau du directeur.

— Entrez, lança Mac.

Installé dans un fauteuil de cuir devant la cheminée, il sirotait un verre de whiskey. Gabrielle ne reconnut pas l'homme noir aux cheveux gris assis à ses côtés, une canette d'Heineken à la main. Il se tourna vers elle et lui adressa un sourire, dévoilant des incisives largement écartées.

— Bon sang, comme tu es jolie, s'exclama Marcus avant de se lever péniblement et de lui faire un baisemain. Veux-tu m'épouser ?

Extrêmement mal à l'aise, Gabrielle fit un pas en arrière. À l'évidence, l'inconnu était légèrement ivre.

— J'ai treize ans. C'est un peu tôt pour se marier.

— Treize ans ? Mais tu es immense. Tu en fais au moins quinze. C'est moi ou vous êtes plus grands qu'avant, les jeunes d'aujourd'hui ?

Mac éclata de rire.

— Je confirme. Ils mangent comme des ogres et changent de vêtements deux fois par an. J'ai reçu une lettre du département achats de l'Intelligence Service, la semaine dernière. Ils voulaient savoir pourquoi j'avais claqué soixante mille livres en chaussures l'année passée.

— Soixante mille livres ? répéta Marcus, stupéfait. De notre temps, on nous remettait une paire de bottes à clous et des tennis. On ne nous les changeait que quand la semelle était complètement usée.

— Ah, le bon vieux temps, dit Mac. Les rangers que ces gamins portent à l'entraînement coûtent cent vingt livres la paire. Et je ne te parle même pas des vêtements de marque qu'ils exigent de porter quand ils travaillent en civil.

Gabrielle esquissa un sourire coupable.

— Tous les jeunes portent des fringues de marque, de nos jours. On est obligés de faire pareil, si on veut passer inaperçus quand on est en mission.

Le Dr McAfferty hocha la tête, l'air accablé.

— Gabrielle, je te présente Marcus, l'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis. Nous étions tous les deux agents de CHERUB dans les années 1950. Il a vécu à la Barbade ces vingt dernières années, mais la nostalgie l'a ramené parmi nous. Je l'ai invité à passer Noël en notre compagnie. Malheureusement, j'ai encore pas mal de paperasse à remplir, et j'aimerais que tu lui fasses visiter le campus, les bâtiments et les nouvelles installations. Tu peux tout lui montrer. Je crois qu'on peut lui faire confiance.

Gabrielle aurait préféré traîner avec ses copines, mais Marcus avait l'air d'un vieux type plutôt sympa et elle n'avait pas vraiment la possibilité de refuser un faveur au directeur.

Tandis que Marcus se traînait lentement vers la porte, Mac chuchota à l'oreille de son agent :

— Je te remercie, Gabrielle. Emprunte une voiture de golf. Il est très malade et, si j'ai bien compris, il ne lui reste que quelques mois à vivre. Il veut juste revoir une dernière fois l'endroit où il a passé son enfance.

4. GMT +8

16 h 03, heure de Londres

Il était minuit passé à Tokyo, mais Kerry, victime du décalage horaire, ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle souleva un coin de sa couette et consulta l'horloge digitale posée sur la table de nuit : 00:33. C'était le jour de Noël.

Cette opération au Japon, sa première mission solo de grande envergure, était une occasion en or de se faire une place dans l'élite des agents de CHERUB. Pourtant, elle était désespérée de se retrouver coincée dans une chambre d'hôtel en compagnie d'un contrôleur de mission qui ronflait comme un sonneur.

Elle avait passé des semaines à peaufiner son japonais, des jours à éplucher les documents accompagnant son ordre de mission et les rapports sur les activités criminelles des Yakuza. Elle était déterminée à mener à bien cette opération, mais furieuse d'avoir dû quitter le campus deux jours avant Noël.

Elle ferma les yeux, en vain. Tout son corps refusait de se mettre à l'heure japonaise. Elle se leva, marcha vers la fenêtre et entrouvrit les rideaux. Depuis le quatorzième étage, la rue paraissait éclairée comme en plein jour par les lampadaires et les enseignes fluorescentes. Malgré l'heure tardive, une foule de passants se pressait sur les trottoirs, et le trafic restait extrêmement dense.

Si la pièce avait été plus vaste, Kerry aurait pu allumer la télé ou la lampe de chevet pour feuilleter un livre, mais moins d'un mètre séparait les lits jumeaux, et elle craignait de réveiller son contrôleur de mission. Elle se glissa dans la salle de bains et ferma la porte aussi discrètement que possible avant de faire basculer l'interrupteur.

La pièce empestait le désinfectant. Entre la douche, les toilettes et le lavabo, elle ne pouvait pas faire plus de deux pas. Elle s'assit sur la cuvette et remarqua un téléphone fixé au mur, au-dessus du dérouleur de papier hygiénique.

James et Bruce avaient effectué le trajet depuis la gare à bord du minibus chargé de rapatrier les agents qui avaient eu l'autorisation de se rendre à Londres pour effectuer leurs achats de Noël. Ils patientaient devant l'ascenseur, d'énormes sacs à la main, lorsque le téléphone de James sonna.

— James Adams, playboy professionnel, j'écoute.

— J'ai dû faire un faux numéro, gloussa Kerry. Je voulais parler au *crétin* professionnel.

— Eh, comment ça va ? Le vol s'est bien passé ?

— Dix heures en classe éco, deux jours avant les fêtes. L'aéroport d'Heathrow ressemblait à un asile de fous, et l'avion était bondé. C'est déjà Noël depuis dix minutes, ici.

— Je suis allé à Londres avec Bruce, dit James en pénétrant dans la cabine d'ascenseur. On vient juste d'arriver. J'ai ton cadeau.

— Je suis partie pour une mission de longue durée. Je ne pourrai sûrement pas l'ouvrir avant avril.

— Je peux te dire ce que c'est, si tu veux.

Kerry réfléchit une seconde.

— Non, je préfère avoir la surprise à mon retour.

— J'espère que je ne serai pas en mission à ce moment-là. Si ça se trouve, on ne va pas se voir pendant des siècles.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le palier du sixième étage.

— Bon, dit Kerry, je voulais juste te souhaiter un joyeux Noël. Il faut que je te laisse. Cet appel doit coûter un paquet de fric.

James embrassa bruyamment le micro du portable.

— J'aimerais que tu sois près de moi, Kerry. Ce réveillon va être nul, sans toi.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Bisous, James. Embrasse Gabrielle et les autres de ma part.

— Porte-toi bien. Bisous.

James raccrocha et posa les deux sacs devant la porte de sa chambre.

Bruce se fendit d'un large sourire.

— Bisous, bisous, répéta-t-il en s'efforçant d'imiter la voix de James.. Tu me manques, mon petit sucre d'orge, smack, smack.

James sortit sa clé de la poche de son pantalon de sport.

— Ferme-la. T'es jaloux parce que t'as pas de copine. Tu ferais mieux de m'aider à vider les sacs. Quand je pense qu'il faut que j'emballe tout ça...

Au moment où il s'apprêtait à franchir le seuil de sa chambre, il entendit une voix féminine hurler son nom depuis le bureau de Meryl Spencer, situé à l'extrémité du couloir. Il savait qu'il ne pouvait pas s'agir de sa responsable de formation, car cette dernière se trouvait au même moment dans un studio de télévision de Londres.

Ça ne pouvait être que Christine, son assistante.

— James Adams, répéta-t-elle, manifestement hors d'elle. Ramène-toi ici immédiatement !

— Et merde, murmura James dans un souffle.

— On dirait que tu vas avoir des ennuis, gloussa Bruce.

— C'est clair. Je me demande ce qu'elle peut bien avoir à me reprocher.

Il posa ses sacs à l'intérieur de la chambre puis rejoignit la femme à la silhouette élancée qui se tenait plantée au bout du couloir.

— Dans mon bureau, lança-t-elle sur un ton sec.

James s'exécuta sans dire un mot. Christine claqua la porte derrière lui puis s'assit dans le fauteuil de Meryl.

— James, tu avais droit à un jour de shopping à condition que tes devoirs soient à jour.

— Ben ouais, je sais. Quel est le problème ?

— Mr Grwgoski te cherche partout. Apparemment, il n'est pas de ton avis.

James écarquilla les yeux.

— Oh, oui, zut.

— Tu devais lui rendre un devoir rédigé en russe sur l'histoire de Moscou, il y a plus d'une semaine.

— Hum... j'avais complètement oublié.

— James, si j'avais gagné une livre à chaque fois que tu nous sers cette phrase...

— Je suis désolé, Chris. Je le rendrai après-demain. Je le jure.

Christine secoua lentement la tête.

— Oh non, ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Tu vas t'y mettre immédiatement.

— Mais...

Christine désigna une ancienne table d'écolier placée face au mur dans un coin du bureau. Il était équipé d'un encrier et d'une case destinée à ranger les livres.

— James, je me suis permis de faire un tour dans ta chambre pendant que tu étais à Londres. Tes livres de russe et ta trousse sont déjà là. Tu vois, je te mâche le travail.

— Mais...

— Arrête avec tes *mais*. Tu vas t'asseoir à ce bureau et rédiger ce devoir sous ma surveillance.

— Ça va me prendre des heures, gémit James. C'est Noël.

— Raison de plus pour t'y mettre tout de suite. Pas de réveillon tant que tu n'auras pas fini ton travail.

James se traîna lamentablement jusqu'à la table et se laissa tomber sur la chaise.

— Voilà où m'ont mené mes bonnes résolutions, marmonna-t-il en ouvrant son cahier. Je pourrai au moins regarder Meryl à la télé, tout à l'heure ?

Christine consulta sa montre.

— L'émission commence dans deux heures et demi. Si tu travailles sérieusement, tu auras largement terminé.

5. Sport Quiz

18 h 58

D'un naturel discret, Meryl Spencer avait passé sa carrière d'athlète à fuir micros et caméras. Elle n'était pas apparue sur le petit écran depuis cinq ans. Elle avait longuement réfléchi avant d'accepter de participer à ce jeu télévisé organisé en faveur d'œuvres humanitaires. Au fond, elle s'était sentie flattée de constater que le public ne l'avait pas oubliée depuis son retrait des pistes d'athlétisme, six années plus tôt.

Assise entre deux autres sportifs professionnels derrière un pupitre orné de néons multicolores, elle sentait un peu intimidée. Elle considéra le *buzzer* et l'écran de contrôle placé face à elle. Une batterie de projecteurs était braquée sur le plateau. Une maquilleuse venait régulièrement éponger les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

— Mesdames et messieurs, s'exclama le chauffeur de salle, je vous demande de faire un triomphe au présentateur de cette soirée exceptionnelle. Veuillez accueillir le plus grand footballeur anglais de tous les temps, meilleur buteur indétrônable de la sélection nationale, trois fois vainqueur du championnat de première ligue... Mr Martin Monroe !

Vêtu d'un élégant costume gris, l'ex champion au crâne dégarni fut accueilli sur le plateau par un tonnerre d'acclamations. Il marcha jusqu'au public, signa quelques autographes, puis prit place dans le fauteuil réservé au présentateur. Meryl entendit la voix du réalisateur dans son oreillette.

— Souriez, les invités. Souvenez-vous que vous allez passer en direct devant sept millions de téléspectateurs, alors faites un petit effort.

La maquilleuse épongea une dernière fois le visage de Meryl. Un assistant remplit son verre d'eau. Sur l'écran de contrôle, le générique de l'émission fit place à un plan large sur les invités. Les spectateurs poussèrent des hurlements incontrôlables.

— Bonsoir et bienvenue à cette édition spéciale de Sport Quiz. Ce soir, deux équipes des trois candidats vont s'affronter en faveur de l'association de leur choix. Chaque réponse correcte rapportera cinq cents livres. Mais laissez-moi tout d'abord vous présenter nos invités...

Meryl faillit s'étrangler en voyant son visage apparaître en gros plan sur l'écran de contrôle. Sept millions de téléspectateurs.

— Une jeune femme qui nous a beaucoup manqué depuis six ans... Miss Meryl Spencer !

Le public applaudit à tout rompre.

— Favorite malheureuse du cent mètres aux Jeux olympiques de Barcelone, en 1992, et médaille d'or à Atlanta, quatre ans plus tard.

Des images d'archives apparurent à l'écran. Huit femmes à la silhouette athlétique bondissant des starting-blocks au coup de pistolet du *starter*. Meryl effectuant un départ canon, produisant une accélération irrésistible puis franchissant la ligne d'arrivée dix secondes six dixièmes plus tard, avec trois longueurs d'avance sur sa principale concurrente.

Meryl avait revu ce film des milliers de fois, mais sa fierté était inaltérable.

— Quelle course, mes amis, quelle course, s'exclama le présentateur. Record olympique, troisième performance mondiale de tous les temps... Une performance exceptionnelle.

Meryl hocha la tête avec humilité.

— Merci, Martin.

Un sourire malicieux apparut sur le visage du présentateur.

— Il paraît que cette victoire vous a ouvert pas mal de portes. Je me suis laissé dire que vous étiez allée au Japon pour tourner quelques spots de publicité ?

Meryl enfouit son visage entre ses mains puis partit d'un rire nerveux.

— Oh non, vous n'allez quand même pas montrer ça...

En vérité, elle savait pertinemment que les publicités allaient être diffusées. La scène avait été répétée quelques heures plus tôt. Elle entendit la voix du réalisateur dans l'oreillette.

— Excellent, Meryl. Tu joues parfaitement la surprise. Maintenant, souris au public, pour leur montrer que tu prends les choses au sérieux. Voilà, c'est parfait.

Plus de cent cinquante agents rassemblés dans le réfectoire du campus virent avec stupéfaction Meryl Spencer, déguisée en poulet, jaillir d'un énorme canon, puis des inscriptions colorées en japonais envahir l'écran de télévision.

— Oh mon Dieu ! bredouilla James, effondré de rire. Je me demande combien elle a été payée pour faire un truc aussi ridicule.

— Un paquet de fric, à mon avis. Tu crois qu'elle a pu s'offrir sa Rolex en or et sa Mercedes avec son salaire de CHERUB ?

James et Kyle étaient assis à leur table habituelle en compagnie de Bruce, Callum, Connor, Gabrielle et Marcus Thompson. Le vieil homme avait écarté la proposition de se joindre à Mac dans la salle à manger réservée aux instructeurs et à l'équipe de direction. Il avait englouti le contenu d'une bouteille de vin rouge et dévoré une assiette de *fish and chips*, sans cesser de régaler les agents d'anecdotes sur sa jeunesse à CHERUB.

Il appréciait leur compagnie, et répétait qu'il ne s'était jamais senti aussi jeune. James et ses amis buvaient ses paroles, enchantés par ses révélations croustillantes sur le comportement turbulent de Mac et de ses camarades, un demi-siècle plus tôt...

6. Sécurité routière

Leur dîner achevé, les agents quittèrent le réfectoire afin de permettre au personnel des cuisines de dresser les tables pour le repas de fête du lendemain.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Kyle. Il paraît qu'il y a une fête au septième étage.

James haussa les épaules.

— Il faut que je retourne dans ma chambre. J'ai une montagne de cadeaux à emballer.

— Je dois conduire Marcus jusqu'au bâtiment junior. Les T-shirts rouges jouent une petite pièce sur la nativité.

— Je veux absolument voir ça. Tu te rappelles, l'année dernière, quand la petite bergère est tombée de la scène ?

— J'ai eu un peu de peine pour elle, mais c'était à mourir de rire.

— Allez, James, viens avec nous, dit Connor. On reste tous ensemble. C'est le réveillon de Noël, nom de Dieu.

— Désolé, mais j'ai pas le temps.

— C'est quoi, cette fixette sur les paquets cadeaux ? Ils vont être déchiquetés dans quelques heures, de toute façon.

James considéra la situation. La perspective de rester accroupi sur le sol de sa chambre avec un rouleau de scotch et une paire de ciseaux pour toute compagnie lui apparut soudain infiniment moins excitante que de traîner avec sa petite bande.

— OK, ça marche, lança-t-il. En plus, ça me donnera une occasion de voir Lauren. Marcus fut le premier à sortir du bâtiment.

— Tous à la Batmobile, balbutia-t-il avant de porter à ses lèvres une flasque de rhum tirée de la poche intérieure de sa veste.

Il avala une longue gorgée puis s'installa au volant de la voiture de golf.

— Marcus, dit Gabrielle, épouvantée. Je ne crois pas que vous soyez en état de...

— Détends-toi, fillette, répliqua le vieil homme. Je conduis depuis que j'ai douze ans et je n'ai jamais eu un accrochage. Allez, les enfants, en voiture. Prochain arrêt, le bâtiment junior. Préparez les pourboires.

James se hissa sur le siège du passager avant. Kyle, Bruce et Callum se tassèrent sur la banquette. Connor et Shakeel s'assirent sur le coffre arrière, en sens inverse de la marche, les jambes pendant dans le vide.

Gabrielle posa une main sur l'épaule de Marcus.

— Mr Thompson, je ne peux pas vous laisser conduire.

L'homme lui adressa un sourire malicieux.

— Tout compte fait, je n'ai plus aucune envie de t'épouser, Gabrielle O'Brien. Tu te comportes exactement comme mes ex-femmes.

Sur ces mots, il enfonça la pédale d'accélérateur. La voiturette surchargée bondit en avant.

— M'en fous, je préfère y aller à pied, hurla la jeune fille en regardant le véhicule s'éloigner.

Elle était furieuse de la façon dont Marcus la traitait, malgré les attentions qu'elle avait eues à son égard lors de la visite du campus.

La voiture de golf atteignit bientôt sa vitesse maximale de trente kilomètres heure. Marcus donna un brutal coup de volant sur la droite. La roue avant empiéta sur le gazon.

— Eh, faites un peu attention ! s'exclama James.

— J'y vois absolument rien, expliqua Marcus en contrebraquant pour regagner le milieu de la chaussée.

— Et si vous allumiez les phares, ça pourrait aider, non ? C'est le bouton à droite, sous le volant.

Au grand effroi de ses passagers, Marcus quitta la route des yeux et se pencha pour localiser l'interrupteur. Le véhicule fonça droit vers le fossé. Les six passagers réalisèrent alors que Gabrielle avait vu juste. Le vieil homme n'était absolument pas en état de conduire.

James saisit le volant pour rectifier la trajectoire. Marcus parvint enfin à allumer les phares, illuminant un virage bien trop serré pour être abordé à pleine vitesse.

— Oh mon Dieu, cria James, les mains levées devant son visage.

Marcus écrasa la pédale de frein. En vain.

Le véhicule quitta la chaussée et fila droit vers le jardin zen du dojo. Les roues s'enfoncèrent dans le sol meuble, propulsant sable et galets dans toutes les directions, puis le pare-choc heurta violemment un muret. La voiture s'immobilisa. Aussitôt, le moteur et les phares cessèrent de fonctionner.

Une pluie de gravier retomba sur les passagers plongés dans l'obscurité. James inhala un nuage de poussière.

— Tout le monde va bien ? demanda-t-il.

— Je suis en vie, répondit Kyle en quittant le véhicule, mais c'est un pur miracle.

Bruce et Connor avaient été purement et simplement éjectés du coffre. Ils se redressèrent péniblement et époussetèrent leurs vêtements, l'air maussade mais indemnes.

Marcus Thompson, complètement ivre, riait comme un gamin.

— Ça fait cinquante ans que je ne me suis pas autant marré, s'exclama-t-il.

— Si ce vieux poivrot n'avait pas déjà un pied dans la tombe, chuchota Kyle à l'oreille de James, je crois que je m'occuperais personnellement de son cas.

7. Bonne nuit, petite sœur

Les cinq garçons poussèrent la voiture de golf jusqu'à la chaussée puis James réajusta les fusibles du tableau électrique. Lorsqu'ils atteignirent enfin le bâtiment junior, la pièce de Noël avait déjà commencé. Marie, terrassée par les contractions, était allongée dans l'étable de Bethléem. Tous les sièges de la salle étant occupés, Marcus, James et ses camarades durent assister au spectacle debout, au fond de la salle.

— J'aperçois le sommet de sa tête, s'exclama un Joseph âgé d'à peine sept ans.

Marie poussa un cri de douleur. Un berger attentionné lui épongea le front.

— Encore un petit effort, murmura-t-il.

— Ça y est ! brailla Joseph en brandissant un baigneur en plastique au-dessus de sa tête. C'est un garçon !

— Nous l'appellerons Jésus, annonça la petite fille.

James s'avança sur la pointe des pieds et scruta le public rassemblé dans la salle obscure à la recherche de Lauren.

— Tu as vu ma sœur ? demanda-t-il à Kyle.

Ce dernier consulta sa montre.

— Il est déjà neuf heures, chuchota-t-il. Vu l'état dans lequel elle était tout à l'heure, quand on a fini de creuser, je parie qu'elle est déjà couchée.

— Je vais vérifier. Attends-moi ici.

Il se glissa discrètement hors de la salle et s'engagea dans un couloir désert. Il frappa discrètement à la porte de Lauren puis, n'obtenant pas de réponse, jeta un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était plongée dans la pénombre, mais il pouvait distinguer la silhouette de sa sœur sous la couette épaisse. L'un de ses bras pendait mollement jusqu'à la moquette.

James la contempla longuement en pensant aux cinq semaines de punition qu'il lui restait à purger et à l'éprouvant programme d'entraînement qu'elle s'appêtait à subir.

Il était désolé pour elle, mais il n'avait d'autre moyen de soulager ses souffrances que de la laisser dormir.

— Bonne nuit, petite sœur, chuchota-t-il.

Il posa trois paquets cadeaux sur la table de nuit, sourit en songeant à la joie qu'elle éprouverait à son réveil, puis quitta la chambre sur la pointe des pieds.